

8° Z

35966

3

MÊLÉS - MARS 1953

NUMÉRO HORS-SÉRIE

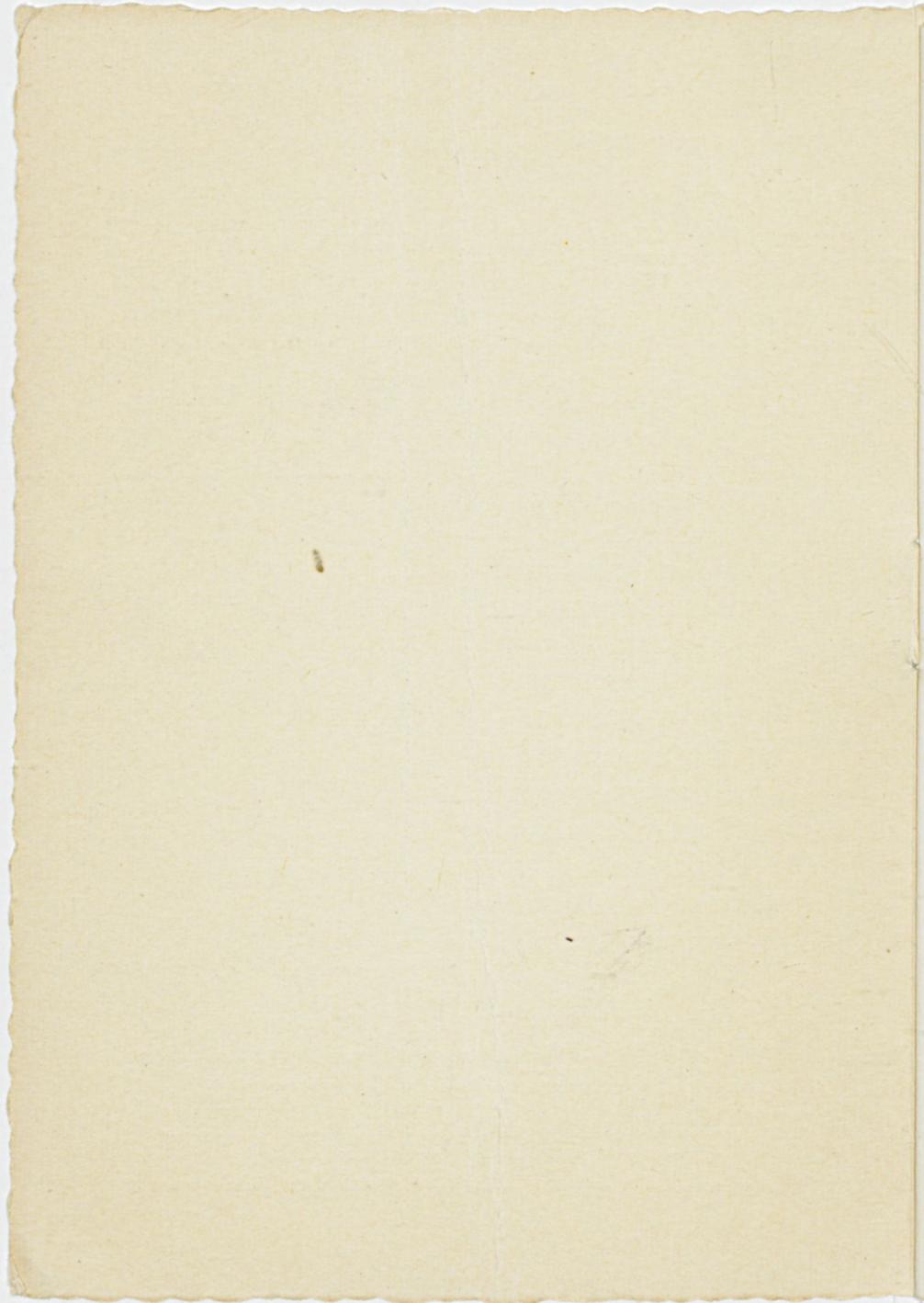
LE CALUMET DE LA PAIX

ACHILLE CHAVÉE
PAUL COLINET
CAMILLE GOEMANS
MARCEL HAVRENNE
IRINE
PAUL MAGRITTE
RENÉ MAGRITTE
MARCEL MARIEN
ARMAND PERMANTIER
MARCEL ET GABRIEL
PICQUERAY
LOUIS SCUTENAIRE
ROBERT WILLEMS



DESSINS DE RENÉ MAGRITTE

ELISÉE A DÉFAIT
LE LOQUET POUR ELVIRE



La magie

Un jeune hibou dit un jour à la sorcière : —
« Vos pratiques sont aveugles et trompeuses. Les hommes, au lieu de rouler carrosse, voyagent en chemin de fer. Mes parents se livrent à des jeux solitaires et habitent à Lessines. Comment faire pour jouer à billes au patronage ?

— Bel oiseau, lui répondit la sorcière, pissez contre un miroir, mangez, faites le tour de vous-même et la boule d'agate viendra.

Celui qui mange sa personne ne trouve plus personne.

Art et usage domestique du monde

La nourriture a une influence considérable sur le génie et le bien-être. Il importe donc qu'une victuaille soit bien préparée et présentée de manière appétissante.

Aux yeux des gourmets, il est essentiel que le filet soit cuit à point et bien assaisonné. Les mauvaises odeurs sont une des causes principales des maladies. Dans ce cas, l'homme est maussade, de mauvaise humeur.

Pour un repas de kermesse, il faut agir avec beaucoup de tact vis-à-vis des invités, car aucun des convives ne doit se trouver à table avec une personne qui, à tout moment, se déculotte et montre sa panse à la société.



8° 2
35966

Le pain

Pain, lorsque tu es libre, tu te laisses mastiquer dès l'aurore. Soir et matin sont les temps de la journée où tu chantes les festins dans le beurre de nos saisons.

Dans le four, toi qui es la panification qui bêche et enchante, plus tu t'élèves, plus tu forces ta panse, et souvent tu la forces à un tel point que tu montes au haut des airs, bien avant que tu ne sois monté au haut de nos fourchettes.

Paul MAGRITTE.



ATLAS DÉLIVRÉ

La connaissance éveille des sentiments qu'elle ne peut apaiser. Ainsi, la géographie cultive des aberrations singulières : le touriste, par exemple, qui loin de chez lui peine devant des pierres, qu'il pourrait à moins de mal méditer dans ses murs s'il ouvrait les yeux.

Mais puisqu'au rebours de la plante, il entre dans les facultés de l'homme de se mouvoir, on pourrait inventer une géographie plus conforme à sa vie, et qui vaille également pour qui chaque jour ne fait que tourner le coin de sa rue comme

pour celui qui s'affaire au bout du monde. Le premier, certes, il lui faut s'exalter puissamment pour extraire de chaque fenêtré, de chaque pavé des joies non moindres que celles qu'il escompte du Vésuve ou du Parthénon. Malgré cette dure ascèse, qu'il partage avec le Napolitain ou l'Athénien dans leur décor respectif, il n'est pas tant privé par rapport au voyageur des antipodes. S'il se morfond devant une ressemblance peut-être moins uniforme qu'il ne l'imagine, l'autre se dupe à se ravir de différences qu'il siérait plutôt de ramener à l'aune ordinaire. de façon que par la grâce d'un équilibre heureux surgisse la merveille inconnue que déguisent pareillement le faubourg et l'océan. La dissociation imposée par la nécessité et les mauvaises habitudes qu'elle a engendrées nous empêchent de voir que le bouleau et le cocotier poussent côte à côte, que se touchent le gourbi et l'igloo. Mais les précipices qu'entre eux notre analyse a creusés, la justice du cœur, se prononçant, les comble.

Par cette vue de l'esprit qui s'applique à épouser plus étroitement les conditions exactes du monde, les splendeurs d'un fleuve dans la brume ou d'une prairie ensoleillée pourront laisser de n'être que les fresques naïves qui lassent ou sidèrent le commun. — cadavre avant d'être mort, stylite sur une boule, — pour composer la substance fidèle qui reçoit des sentiments l'existence que dans un miroir l'on prête au fantôme qu'il réfléchit.

Marcel MARIËN.

Ne me forcez pas aux mensonges
ne me demandez pas de sourire aujourd'hui
ne me demandez rien
tout me serait une vaine contrainte
Ni vous ni moi n'y pouvons rien
et vous le savez bien
qu'on ne vit plus
ne vivra plus d'ici longtemps
quelque peu dignement
hors un très dur un très austère pessimisme

*
*

à Madame M. Wilmars

Une rue que je suivais tout seul
dans notre ville bien aimée
une rue qui s'imposait à ma vision
en tant et mieux que rue
une rue extravagante et pure
puisque c'était la nuit
une rue qui me mangeait sans bruit
dans la ville de mon destin
Ce n'était pas une femme flétrie
ce n'était pas la vierge des seize ans
c'était ma rue
incroyablement nue
que je suivais
Comme on progresse vers la mort

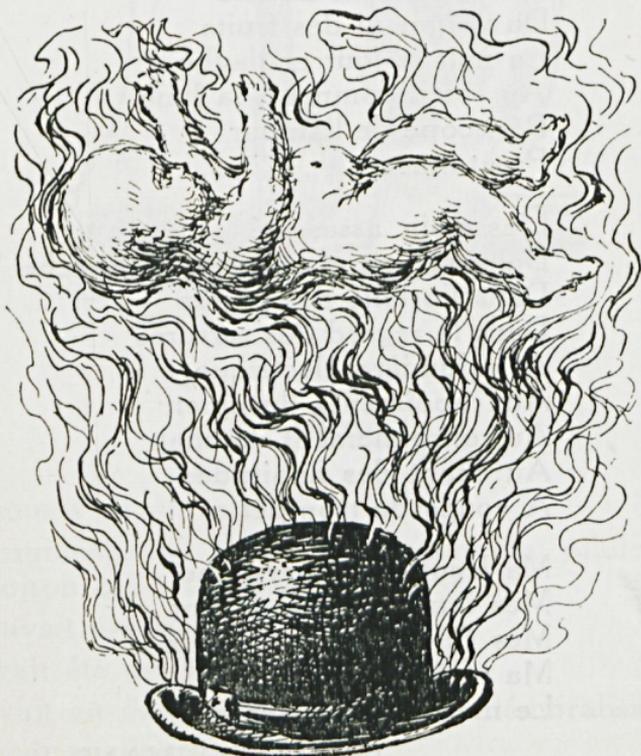
*
*

Voici la douce nuit délicate d'automne
qui me saisit dans cette marche solitaire

me conduisant je ne sais vraiment où
parmi les dures intempéries de la pensée
Demain vous trouverez de rares feuilles d'or
sur le trottoir insensible de la cité
Demain je trouverai quelques cheveux d'argent
à mes tempes d'inconciliable solitude

Achille CHAVÉE.

(extraits de « Cristal de vivre »)



RENÉ MAGRITTE

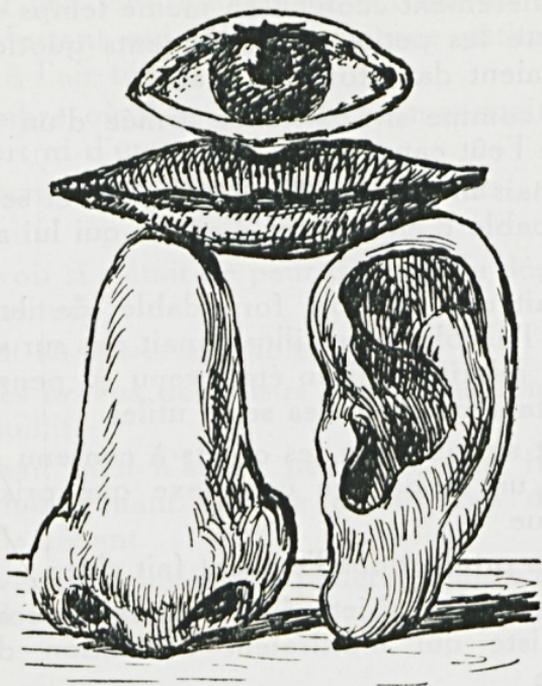
Bourru bourré beurré
Aigle et majuscule
Surplombant l'échiquier
Le feutre en princesse
Le duvet dans les poches
Le caillou dans le poing

Ni ami ni complice
Des larmes ni du rire
Du verger ni des fruits
La nuit le jour et l'aube
Au soleil comme à la lune
Périscope de l'amour
Paratonnerre

L'assassin assassiné
Dans ses pantoufles du dimanche
Dans l'oreille des portes
Dans le regard des serrures
A la lumière électrique
Aux aboîments du chien
Au ronronnement du chat
Au chant des habitudes
A coups de trompette

Ma leçon pour personne
Mes lauriers pour le pot
Mes filles aux pourceaux
Ma maison en coquille
Le mépris sur la main.

Camille GOEMANS.



Poème

Il mourut en pleurant
Il commença de pleurer en voyant la pilule de
poison qui l'emporta
Il n'avait pas eu la vie gaie
Il avait été malade
Il avait eu des charges de famille démoralisantes
Il avait eu des rancœurs

Particulièrement écorché en même temps que fort
égoïste les petits emmerdements quotidiens le
mettaient dans tous ses états

C'était comme si l'existence armée d'un fusil de
boue l'eût canardé sans répit

Il n'aimait ni son travail ni son pays et se sentait
incapable d'en trouver d'autres qui lui auraient
plu

S'il avait une opinion formidable de lui-même
dans l'absolu il ne s'illusionnait pas sur ses pou-
voirs relatifs et il en était venu à penser que
pourtant c'étaient les seuls utiles

Il aurait su fabriquer les objets à contenu abstrait
dans un emballage complexe que prisait son
époque

Mais ces productions l'eussent fait chier

Il bâtissait des objets émotionnels à contenant
simpliste qui n'attiraient l'attention de per-
sonne

Il ne sonnait pas le rassemblement autour d'eux
parce qu'il trouvait ça dégradant

Les deux ou trois amis qui leur attachaient quel-
que importance il semblait bien qu'ils le fissent
pour des raisons étrangères à l'objet même

Il avait toutefois le sentiment qu'un jour viendrait
où les productions du genre des siennes con-
viendraient seules à un univers bien au fait des
réalités

Lui ne serait malheureusement plus là

Il pleurerait en regardant la pilule de poison qui

n'était pas jolie de couleur qui n'avait rien de
réconfortant qui était une morne petite boule
grise à l'air torve
La chambre où il se trouvait ne manquait ni de
confort ni d'un certain charme
Cela n'arrangeait rien il s'en fichait
Il pleurait
Sans savoir si c'était de peur d'ennui de dégoût ou
de lassitude
S'il avait eu la vie agréable
Avec des bravos des loisirs des distractions de la
tranquillité
Il se disait qu'il n'aurait peut-être pas fini par
la pilule gênant comme aujourd'hui dans un
monde gênant
Ça lui venait pelletée par pelletée mais c'était un
grand tombeau.

Poème

A Myrhangenne Astone, les feuilles sont flétries, les fleurs sont fanées, les arbres se penchent tristes sur le lac, le lac est bourbeux, il ne reflète rien, ni les formes, ni les couleurs, il les repousse comme s'il pouvait leur reprocher d'être si molles, d'être si pâles. Le lac a l'odeur d'une mer longuement lavée à l'eau douce. Il est tout près de la mer et sur lui au matin se lève une grande ombre bleue : c'est le ciel. Entre le ciel et l'eau volent des oiseaux, des mouches, d'invisibles colères.

La nuit, Haband, reine des dames blanches, apparaît dans les bois, les prés, les écuries, tenant allumées des bougies dont elle laisse tomber les gouttes sur les crins des chevaux.

A Myrhangenne Astone, mère était servante chez un riche marchand d'élixir qui est sans doute mon père. Elle avait une chevelure claire, un long, un lisse visage, elle était un peu forte, bien tournée, toujours mise de noir et blanc sauf aux moissons qui l'habillaient d'indienne fleurie. Mon père portait un jupon à cause d'un gros mal particulier.

Mère avait pour charge de bassiner la couche des invités de marque. Ceux-ci la gardaient pour les joies de la nuit. J'aimais la voir, baissée, glisser la bouillotte sous les courtepointes, son regard sûr, le mouvement glacé de ses lèvres quand l'homme portait la main vers son avant-bras nu. Alors je sortais des chambres.

Je l'aimais se penchant sur la baratte, sur la maie basse aux trois pieds en triangle ou vers les pains jetés du four sur une claie de paille, je l'aimais très penchée, la robe fort tendue, la robe très courte. Je l'aimais s'essuyant les lèvres du bas de sa jupe levée très haut. Elle était jeune, elle avait trente ans, même pour moi elle était jeune.

Quand elle vaguait par les ruelles du Bourg aux Dentrées, je la suivais pendant des heures, un drap blanc jeté sur moi dans l'espoir qu'elle ne me reconnût point, me prenant pour un spectre. Je trottais derrière elle si solide et qui parfois tournait vers moi son visage fin de blonde. Ses cheveux bouclaient, ses larges épaules se mouvaient à peine

au courant de la marche, sa taille ployait à l'aise, ses hanches houlaiet et, de noblesse toutes pleines, ses jambes allaient droit.

Les mères sont des femmes.

Louis SCUTENAIRE.

Entrées et sorties

L'ETUDIANTE DE ROSCOFF

L'étudiante de Roscoff n'habite pas Roscoff, mais Pont-à-Celles. C'est à Pont-à-Celles que l'étudiante n'étudie pas. Quand, par exception, elle se prend à étudier quelque chose, l'étudiante de Roscoff étudie quelque chose comme un projet de suppression des fortifications, tout à fait imaginaires, de Pont-à-Celles, localité entourée de grasses prairies où l'étudiante est censée ne pas habiter.

UN PROBLEME DEPRIMANT

Une photographie d'Emmanuel Kant a trois mètres de long, cinq mètres de large et huit mètres, au moins, de profondeur. Propulsée en ligne approximativement droite, son pouvoir éclairant atteint, après un parcours plus ou moins long, la même intensité que celle d'une photographie inamovible, de la grandeur et du volume de l'original. On demande de combien de pieds il faut augmenter ou diminuer l'épaisseur de l'ensemble de la photographie mobile pour que cet ensemble n'éclaire plus que la surface portante ou zone d'encombrement d'un homme isolé.

COMMEMORATION PASSIVE

Au final de trois siècles sans déplacements, un perruquier aboulique des Eaux et Forêts regarde, sans déplacement aucun, se déplacer insensiblement le train de ses équipages.

La neige noire déplacée interdit au perruquier de replacer, sans mouvements, un certain nombre de fragments mouvementés, imaginés par le déplacement du train.

La couverture de temps à jamais perdu dépasse les espaces neutralisés par les éléments sujets encore à être déplacés, qui sont moulés en plâtre de perruque et qui pâtiennent de leur difficulté de s'énumérer.

LAVERNIE

Lavernie est pauvre, si pauvre que sa toux givre le carreau. Il a deux yeux économes qui picorent le bois rongé d'un pilon. Durant les journées rétrécies d'hiver, Lavernie, strictement boutonné, se documente *Gratis pro Deo* : crachoirs, tronçons de plumiers, cornes de flèches, armatures de loupes faibles, cachets.

Il va au judas. Il range une lettre de voiture blanchie sous le harnais. Il est pauvre jusqu'au coude. Il se retient. Exceptionnellement, il soulève, dans le tiroir ras de la commode, un presse-papier en granit d'Ecosse, très lourd.

PAUMINANDE

Jusqu'où Pauminande est-elle beurrée ? Et son

ronflement ? Et la poussière sur sa boîte de culs de Paris ?

A-t-elle léché l'étiquette des coings ? A-t-elle aimé les lolos de Mons ? Est-elle lente partout ? Lit-elle « La Brebis » ? Où sont ses boutures, ses oignons, les cartes du perceuteur d'Ellezelles ?

Pourquoi est-elle montée à sa chambre quand le fossoyeur a sulfaté la vigne-vierge ?

Boit-elle de la levure ?

LE RANZ DES VACHES

Tuteux d'indicatif présent, qu'elles sont yodeleuses à mon à Monseux.

A mon Monseux de literies, de literies de gran-gées, à clos.

Tuteux à clos, à bobognes de laits, de buloques, de sommes.

A la somme de tout, de présents, de gars, de vertes patries, à lolé.

A lolé, à lolonlé de patoires de paraploues.

A paraploues de yodeleuses de quennes, de quennes à mires, de mires à vents.

A vents de carrées, à vents de couches, à vol-vents de lolongues, lolongues yodelant à lolés.

MOULIN A CAFE MUSICAL

Il a le flanc droit percé d'une manivelle.

L'exécutante ne le met pas entre ses jambes. Elle le pose sur ses genoux.

Dès que la manivelle commence à tourner, la partition descend, moulue, dans la cavité de pure et simple boissellerie de l'instrument.

Paul COLINET.



PROTAIS

Protais (Alexandre-Paul) peintre français, né à Paris (1815-1890), auteur de tableaux militaires de beaucoup de vérité et de puissance : Le bataillon carré, Les deux blessés, Le matin avant l'attaque, Le soir après le combat, et de panoramas, etc. (Larousse)

SUPPLÉMENT AU DICTIONNAIRE.

Il est regrettable pour l'éducation de la jeunesse que les histoires de guerre soient toujours contées par ceux que la guerre n'a pas tués.

L. S.

Protais partageait l'erreur commune qui attribue aux grands carnages historiques un rôle civilisateur. Alors que bien au contraire, la civilisation

s'est faite malgré les dégâts guerriers et le temps perdu à les réparer. Protais y trouvait sans doute des avantages personnels comme tous ceux qui consolident, d'une manière ou d'une autre, la gloire militaire sans laquelle la vie des tueurs nationaux serait vue dans son vrai jour. Pour composer ses tableaux glorifiant l'éventrage, l'éborgnage, l'asphyxie, l'enterrement prématuré, l'agonie rapide ou autres œuvres militaires, Protais disposait déjà en 1850 d'assez de sujets flatteurs pour une société complaisante à ses parasites armés. Les outils se sont perfectionnés depuis, mais les travaux militaires sont toujours les mêmes, et à part un plus grand pittoresque scientifique tout extérieur, un Protais actuel n'ajouterait rien d'essentiel à l'ouvrage du Protais de 1850. Une société où ces misères sont à l'honneur est le résultat d'une civilisation compromise par l'existence des militaires de tout poil : les exécuteurs en uniforme et les directeurs en jaquette. Protais est une pièce à conviction. Quant aux civils, oisifs et travailleurs : laboureurs, musiciens, cordonniers, doreurs, écrivains, etc., ils sont des complices de Protais dans la mesure où ils admettent que la force militaire est un bienfait nécessaire ou un mal indispensable.

Une nouvelle question

La diversité des plaisirs semble mettre en évidence le recours à tous les moyens pour que l'instinct de conservation se maintienne avec une force

égale. La préférence elle-même pour une forme de satisfaction est déjà un plaisir : le sage, qui tient peu de place sur la terre, s'oppose à l'énergumène qui met le monde à feu et à sang; s'il n'a pas d'horreur ou de mépris pour l'action brutale, il ne peut s'empêcher de préférer la sagesse à l'imbécillité. Mais cela pose une question : si l'instinct de conservation se confond avec la recherche de la satisfaction, il ne peut être la cause de cette recherche ni l'expliquer. On constate que, comme le ressort d'une machine, un individu repousse ou attire ce qu'il considère comme douleur ou plaisir. Comme dans le ressort, il y a une force dans l'individu à laquelle il obéit sans discuter. Mais, on pourrait en discuter, cette force répond-elle à autre chose qu'à sa loi ?

En écrivant maintenant, j'obéis à cette loi, sans aucun doute, et la satisfaction que j'en éprouve ou escompte, fait partie des sentiments connus. Mais ce qui se passe n'en est pas moins étrange : j'accomplis consciemment une fonction dont je ne sais rien d'autre que : «c'est la loi». Je sais donc peu de chose. Cependant, le fait que c'est consciemment que j'agis en vertu de cette loi, et que, d'autre part, je n'ai aucune conscience de la nécessité qu'elle soit telle qu'elle est, suffit à la mettre en question et, en même temps, à mettre en question le comportement habituel des individus qui lui obéissent inconsciemment, mais qui eux sont persuadés de la nécessité de leurs démarches.

René MAGRITTE.

Une rosée perdulière

Une rosée perdulière qui racaque une méforme ourlide. Par une suite de neurones, les fermes crucides firent crépiter le sextant meneur de roulingues. Une buée asphaltique qui arrondissait la pagaie maligne avec les corvées centenaires des prismes. Une mince linge de salut sautillait dans la barque à pétrole, tandis qu'un hermétique joufflu râlait sous un poirier crachiforme.

O restes étanches des formes médianes, vous remettiez à loisir les crânes processions des soleils, tandis qu'un chat auréoleur de jade rendait perceptibles les mues fatiguées des iris. Une larme puisarde menait en piste un besogneux Fénelon, dont la muraille cafarde rangeait mal les solennités musettes. Un signaleur de pragmatismes tétait au vrombissant mulâtre qui serpentait depuis le plat mulotier jusqu'au fil civique des armes d'osmose.

Une course à la Vercingétorix ravageait les canans des horizons. Devant les fermes, sur la ligne du passé, surgissaient des efflorescences saturées de tombes, que sauvaient des petites filles en lignite. C'était la barcarolle tendue d'un hémicycle bâtard qui, malgré tout, recherchait le bonjour menaçant des rencontres, dans les terres perdues des immensités.

Puis, au détour des saisons, ce fut l'assoiffante fonction d'automne...

L'albâtre pur cassait son nyctalope et revêtait sa redingote romantique. Des blessés sous les bras et des soirs d'opprobre sur les yeux rendirent voi-



sins l'aurore des glaces. Une bonification lente gonfle la phalange qui, après d'héroïques combats, enfila ses drapeaux sur la basilique qui rétorque.

Armand PERMANTIER.

RIEN DE PIRE QUE D'AJOUTER
DES COULEURS A LA NEIGE,
A LA VIOLETTE, A L'EAU COURANTE.

L'innocence est comme une lampe : elle ne voit pas ce qu'elle éclaire et soupçonne moins encore ce qu'elle laisse dans l'ombre.

La mouche qui tombe dans un bol de lait se noierait aussi bien dans la Mer des Ténèbres.

Que chacun rassemble patiemment ce qui lui ressemble et l'univers oubliera vite son désordre ancien.

Dans la maison des idées claires, nous n'entendons pas le vent qui souffle sur la neige, nous ne voyons pas la confusion et l'obscurité qui s'accumulent à partir devant notre porte.

Dans un cœur désert, la poésie des terrains vagues brille comme une petite lanterne.

Aux premiers feux de l'aurore, quand s'éteignent les grands fous cachés sous la terre, le pain qu'on en fait pendant la nuit a déjà les couleurs du blé mûr.

La plus haute pensée serait justement celle qui confondrait une fois pour toutes le ciel et la terre.

Les saxifrages fleurissent comme s'il gelait à pierre fendre.

Je voudrais être celui-là qui attrape les mouches avec un filet de vinaigre et cet autre encore qui taille dans une pièce de toile à ramages un rideau d'arbres plein d'oiseaux.

Le spectacle des eaux courantes favorise la fuite des idées : il ne faut pas le cours d'un grand fleuve pour contrarier la rigueur et l'éclat des harmonieuses pensées.

Le cri aigre du paon contrefait la roue qui grince.

Pensées inexprimables : J'écrirais volontiers qu'un langage impur défigure la nature, mais à quoi bon ? Il y a vraiment trop de hures dans cette affaire.

Qui aime bien châtre bien.

Il y a dans le mot « vierge » un i bien droit, utile si l'on veut, qui fait rêver.

Voici l'aurore : la nuit tombe sur la Chine.

Marcel HAVRENNE.

DE VILLE EN VOLLE

Pot à pruneaux
Cosse de cheval
Fagot de mûres
Coquelet de juin
Habit d'anchois
Fil de cornette
Cabine à pupille
Beffroi du juste
Tison d'enfer
Tu as besoin de vous



Sur les tables de la nuit
Les cerises de la terre fleurissent
Las ! sur le pas de la porte
L'acte manqué veillait
Sur la table de nuit
Restait une demi-tarte aux cerises



Tu avais à la main un flacon noir.
Tu m'as dit : « c'est de l'œillet »,
puis « je voudrais te parler ».
Tu m'as frotté longuement les bras
avec l'odeur . C'était une
puissante odeur d'œillet.

IRINE.

LE ROI DU MAROC

Le Roi du Maroc ne quitte son siège que pour le déplacer de quelques centimètres, afin, dit-il, de considérer le désert sous un angle neuf.

Il garde à sa portée, posé sur un fût de marbre, un grain de sable dont les facettes flattent son sens du volume, en induisant son intellect à l'idée d'une espèce de monarchie marocaine.

A côté de la stèle à silice, un figuier pousse dans un baquet.

LE DOMESTIQUE DU SIAM

Le Domestique du Siam rêve de mourir sur le support d'un cheval.

Dans sa mesure, la gent chevaline vit serrée, formant de ses échines un plancher surélevé, inégal, assez mouvant.

La Table du Domestique a bonne réputation. Des mouches de diverses grandeurs viennent y accomplir leurs travaux saisonniers.

Les parents du Domestique du Siam habitent dans les environs de Paris. Son successeur désigné a voué sa vie à la culture et, notamment, à celle d'une certaine variété de cèpes fort repliés sur eux-mêmes.

Robert WILLEMS.

Moments du chef

Le visage du chef, c'est couleur de mousse écrasée par un promeneur acariâtre qui suspendrait sa marche pour penser à l'eau violette dont il a conçu d'améliorer, à tort, le papier-tenture de sa mansarde.

Le chef donne du pain à un âne pelé, au travers de planches disjointes d'où achève de pendre un restant d'affiche porteuse de lettres RAGISTE, en caca d'oie.

La fille du chef, de forte corpulence, s'approche de son père et lui montre, étincelant au soleil, une minuscule pelle en fer blanc. Elle la plonge avec délices dans un sachet rose et en extrait de petits monticules d'acide citrique en poudre.

Au moment où, suave, elle achève ce dessert d'avant-midi, un camion chargé de vitres verse

avec fracas dans un ravin en bordure d'une terre de remblai.

Le chef se retourne vers le lieu de l'accident, tandis que sa main fouille ses poches à la recherche d'un morceau de nappe quadrillée, à l'usage des polypes.

Le conducteur est indemne et le chef continue de se fouiller, en pure perte.

Les dépendances du chas

Les délices olfactives de la soubrette de Milo ne concernent que son enclume de foin coupé.

Elles procèdent d'un château de jetons friables sur lesquels un arrière-ban de caméléons, gâcheurs de moments rares, pâtissent de l'absence de leurs remplaçants.

Dès l'instant où ceux-ci consentent à relever leurs frères exténués, les jetons de la tour d'angle s'effondrent dans les broussailles du ravin où fréquentent déjà certains caméléons qui viennent de terminer leur office.

Aussitôt, c'en est fait de la méditation nasale et de son enclume fourragère.

L'extase déserte sa servante et l'accable d'un curieux catarrhe des foins dont quelques brindilles, il est vrai, seront à l'origine de la future enclume et, partant, jusqu'à un certain point tout au moins, des délices olfactives de la soubrette de Milo.

Le hongrois

Il faut absolument que je parvienne à remplir mon verre.

A côté du récipient, la résistance chauffante grésille sur le quartz.

Mon voisin de chambre prétend que j'ai du sur-voltage, que l'air est mal serré.

Sur quelles logiques réussit-il à se baser pour oser en ma présence semblables affirmations ?

Je m'abstiens de lui donner mon avis et continue d'observer le verre.

Mais voici que la propriétaire de l'immeuble envahit la chambre et nous déclare, la voix entrecoupée de sanglots, que nous sommes en guerre.

Nous devons donc visiter les lieux et rejoindre sans tarder notre régiment.

Au moment de sortir, je constate que le verre est convenablement rempli.

Marcel et Gabriel PIQUERAY.



*Ceci continue de
ne pas être une pipe*



Ce volume, rédigé, illustré et mis en pages par le groupe « le calumet de la paix », a été édité par l'association sans but lucratif temps mêlés, en mars 1952. Il en a été tiré 250 exemplaires numérotés sur papier blanc sans bois et 25 exemplaires sur velin vergé numérotés à la main. — Il a été tiré en outre 13 exemplaires pour les collaborateurs.

EXEMPLAIRE

N^o 206

R

24



